

L'AVEUGLE

Au mois de novembre 1881, M. Nay, ancien professeur de musique à Toulouse, vint s'installer à Menton avec son fils Henri.

Il loua, dans une des dernières maisons du faubourg, un rez-de-chaussée dont les fenêtres s'ouvraient sur la rue et, en même temps, sur la route qui descend de la montagne. Le calme qui règne dans cette partie de la ville, son air pur et embaumé, et non la beauté du site, avaient déterminé ce choix : Henry Nay était aveugle.

Vers l'âge de quinze ans, sa vue jusqu'alors excellente, commença de s'affaiblir graduellement. Un brouillard, de jour en jour plus épais, tombait sur ses yeux. Bientôt il fallut renoncer à déchiffrer la musique nouvelle. Déjà, malgré sa jeunesse, Henri était un violoniste remarquable. Enfin, la nuit profonde se fit sous ses paupières. Un matin, il se plaça devant le soleil levant et ouvrit démesurément les yeux. Ils demeurèrent fixes, insensibles. Il les referma, deux larmes filtrèrent entre ses cils, et ce fut tout.

Alors le père prit l'enfant par la main et partit à la recherche d'un guérisseur. Tous les spécialistes célèbres furent consultés. Unaniment ils déclarèrent que la cécité n'était pas irrémédiable, mais que l'opération nécessaire était à la fois douloureuse et dangereuse.

M. Nay, effrayé, n'osa prendre une détermination. Cette hésitation ne compromettait pas le succès de l'opération, d'ailleurs. La raison précoce de l'enfant mûrissait rapidement et le père décida qu'il s'en remettrait un jour entièrement à elle.

En attendant, ils allaient de ville en ville, voyageant presque sans s'arrêter. Henri, dont les moindres désirs étaient satisfaits, se sentait entraîné par cette infatigable activité de l'aveugle qui veut sans cesse changer de pays dans l'espérance obstinée sinon de retrouver la vue, du moins de revoir un peu de lumière.

Cinq années s'étaient ainsi écoulées.

Ils vécurent à Menton, comme partout, fort retirés, ne sortant guère que le soir. Les matinées étaient consacrées à la lecture faite à haute voix par M. Nay ; les après-midi à la musique. Le vieux professeur accompagnait au piano, tant bien que mal de ses doigts raidis, les étincelantes improvisations de son fils. C'était l'unique joie de l'enfant de se laisser aller pendant des heures entières à tous les caprices de sa fantaisie. Il faisait voler les notes sous son archet comme une poussière sonore, ou bien il s'attardait en de longues et mélancoliques romances où pleuraient les regrets du trésor perdu.

Le soir, à la fraîcheur, Henri, appuyé au bras de son père, se dirigeait vers la mer. Il s'asseyait sur le sable et restait là, immobile, concentrant son attention sur les bruits infinis des vagues, cherchant à distinguer les uns des autres les innombrables cris dont est composée l'harmonie monotone de la mer.

Un jour cependant, ils se dirigèrent vers les bois voisins par le chemin qui côtoyait leur maison.

Au bout d'un quart d'heure de marche, Henri s'arrêta.

—Tu es fatigué, père ?

—Non, certes, répondit vivement le vieillard.

On ne me trompe pas, reprit l'aveugle en souriant. Votre canne frappe le sol à chaque pas. Heureusement, nous sommes arrivés ; j'entends le vent qui souffle dans les feuilles.

—Pas encore. Nous longeons la grille d'un parc dont les arbres poussent leurs feuilles au-dessous de la route.

A ce moment résonnèrent dans la paix calme de la nuit quelques accords de piano. Puis, après un silence, le musicien invisible joua la romance de l'*Etoile*, du *Tandauer*.

Henri s'arrêta, la main posée sur le bras de son père.

—Est-ce du côté où brille la lumière ? demanda-t-il.

—Oui.

—Écoutez un peu. Veux-tu ?

—Avec plaisir !

A la romance de l'*Etoile* succéda tout à coup, par un caprice bizarre, une valse de Chopin, jouée avec une fièvre hâtive, comme par quelqu'un qui croirait n'avoir pas le temps de l'achever. Après la valse, un nocturne aux modulations élégiaques, empreintes d'une profonde désespérance, du même auteur. Puis, plus rien que le silence et l'obscurité. La lumière disparut.

—C'est un véritable artiste, dit M. Nay, en reprenant le bras de son fils.

Henri ne répondit pas, mais il pensa : C'est une femme !

Avec la sagacité de l'aveugle dont l'ouïe a de prodigieuses délicatesses, il avait reconnu la femme dans la finesse de l'exécution, dans l'émotion pénétrante de l'expression. Il l'avait même devinée souffrante, au choix capricieux des morceaux, aux transitions brusques de la gaieté à la tristesse, et aux nuances de son jeu.

Le lendemain, en interrogeant la vieille femme qui le servait, il apprit que la villa appartenait à M. Valancourt, un monsieur de Paris, qui l'avait achetée pour sa fille Madeleine, une pauvre demoiselle qui avait Pair bien malade.

Le soir, Henri ne parla pas de retourner à la grille

du parc. Il témoigna seulement le désir d'emporter son violon pour le cas où il lui viendrait la fantaisie d'improviser quelque sérénade aux étoiles. Ce jour-là et les jours suivants, M. Nay et son fils passèrent toute la soirée au bord de la mer.

—Si nous allions aujourd'hui dans le bois ? dit un matin M. Nay. Ce serait plus près ; nous rentrerions moins tard ; les nuits deviennent très fraîches.

Le jeune homme réprima un sourire.

—Allons dans le bois, fit-il d'un air indifférent.

Quand le soir, ils arrivèrent près de la villa, Madeleine, seule dans sa chambre, était au piano, comme tous les jours à cette heure qui précédait son coucher. Elle jouait l'*Élégie*, de Ernst.

Henri saisit rapidement son violon, et, debout sur la route, frémissant d'inquiétude, il répondit comme un écho à la mélodie qu'il entendait.

Aux premières notes du violon, Madeleine se leva brusquement, toute surprise, et se retourna. La fenêtre était ouverte. Elle la ferma.

—On me voit, pensa-t-elle, en rougissant.

Le violon se tut...

La jeune fille, un instant après, entr'ouvrit les rideaux et essaya de percer l'obscurité qui enveloppait les arbres du parc. Elle ne vit rien.

La première alarme passée, sa curiosité s'était éveillée.

—Qui est-ce ? se demandait-elle.

* *

Henri Nay rentra, mécontent de soi, comprenant fort bien qu'il avait troublé une solitude.

Il revint cependant tous les soirs, et chaque fois avec son violon. Dans des improvisations inspirées, il s'efforçait, comme si son langage devait être compris, à demander son pardon et à exprimer les sentiments qui commençaient à l'exalter.

Mais le plus profond silence régnait dans la villa.

Ce silence obstiné le désespérait.

—C'est fini ! se dit-il un jour. Je l'ai offensée. Encore ce soir pour la dernière fois ; et puis, je quitterai le pays...

Que les heures du jour lui semblèrent longues !

L'instant venu, il entraîna son père, qui se prêtait docilement à ce qu'il croyait n'être qu'un caprice poétique.

Henri préluda et commença l'*Élégie* de Ernst. La mélodie qu'il avait jouée la première fois devait être son adieu. Les notes sonores et plaintives du violon se répandaient dans le silence de la nature endormie. L'oreille attentive du musicien ne percevait aucun autre bruit.

Tout à coup il tressaillit violemment et l'archet faillit s'échapper de ses doigts. Une ineffable joie pénétra tout son être...

Les tons d'un piano se mariaient, d'abord timidement, puis plus nettement, avec ceux du violon. C'était Madeleine qui, s'enhardissant peu à peu, jouait l'accompagnement de l'*Élégie*.

Le duo se fût prolongé pendant toute la nuit sans l'intervention de M. Nay.

Henri dut rentrer. Pendant le trajet, il fut silencieux et grave. Il souhaita le bonsoir à son père d'une voix plus triste que d'habitude. Au moment où le vieillard quittait la chambre, il le rappela.

—Père !

—Que veux-tu ?

—Rien... à demain ?

Henri s'était ravisé. Il ne dormit pas de la nuit. Pendant que les heures s'écoulaient, il évoquait les souvenirs de son enfance pour se faire une idée de l'endroit où demeurerait Madeleine et surtout pour la deviner. Comment était-elle ? Il cherchait dans sa mémoire l'image des jeunes filles qu'il avait vues. Il la voyait tantôt blonde et frêle, souple et légère comme un souffle, tantôt brune avec un profil de médaille et des yeux de flamme : l'idée ne lui vint pas qu'elle fût parfaitement belle !

Le lendemain, M. Nay entra de bonne heure dans sa chambre.

—Père ! lui dit-il aussitôt, j'ai enfin pris une résolution. Écrivez à M. Desmarres.

—As-tu bien réfléchi ? demanda M. Nay, qui était devenu pâle.

—C'est une chance à courir, répondit Henri. Que peut-il m'arriver de pis, sinon de rester dans l'état où je suis ?... D'ailleurs, j'ai fait mes réflexions et je suis décidé, ajouta-t-il d'un ton ferme.

M. Nay télégraphia immédiatement cette décision au docteur Desmarres. Le surlendemain, le jeune et célèbre oculiste arrivait à Menton.

—Quand verrai-je, docteur ? lui demanda Henri.

—Dans huit jours ! Pendant huit jours, vous resterez enfermé dans cette chambre, dans le silence, l'obscurité et le repos le plus absolu, mais après...

—Après... je pourrai voir Madeleine ! pensa Henri, sans même écouter la fin de la phrase du docteur.

* *

Le soir même et le lendemain, Madeleine attendit vainement. Le troisième jour elle devint triste. Le musicien inconnu qui partageait si entièrement ses goûts, s'était-il lassé ? Avait-il quitté la ville ? Des pen-

sées singulières la troublaient... Non, il ne s'était pas lassé et n'était pas parti ! Déjà la maladie de poitrine dont la jeune fille était atteinte assombrissait son imagination ; des pressentiments funestes l'assaillaient...

Elle passait toutes les journées dans l'attente anxieuse de l'heure où son mystérieux ami devait venir. L'heure venue, elle se mettait au piano, mêlant dans une rapide improvisation leurs mélodies favorites ; puis, elle ouvrait la fenêtre, se penchait dehors, écoutait, le regard fixe dans la nuit.

Un soir, elle crut entendre des pas sur la route. Sans se rendre compte de son action, sans prendre la peine de jeter un châle sur ses épaules, couvertes seulement d'un léger peignoir de mousseline, elle descendit, tête nue, dans le parc, se glissa, légère comme une ombre, dans les allées humides, et entr'ouvrit la petite porte.

Un ouvrier qui revenait du travail—la pioche sur l'épaule—passa. A ce moment, il entonna une joyeuse chanson dont le refrain alla bientôt s'affaiblissant dans le lointain.

Madeleine resta là, appuyée au mur, les tempes brûlantes, le regard perdu. Elle ne sentait pas le vent frais du soir, ni l'humidité des arbres qui tombait en pluie impalpable sur ses épaules. Une idée douloureuse l'absorbait : " Il ne viendra plus ! "

Tout d'un coup, un violent frisson la secoua tout entière : elle rentra, défaillante, brisée, le cœur navré, et s'étendit sur son lit, avec une fièvre intense...

* *

Dix jours après cette fatale soirée, Henri Nay, enfermé dans sa chambre, dont les rideaux étaient encore clos, attendait la visite du médecin de Menton à qui le docteur Desmarres, avant de retourner à Paris,—son opération faite—avait donné ses instructions.

L'opération avait réussi : Henri n'était plus aveugle. Mais il devait accoutumer peu à peu ses yeux à la lumière. Depuis quelques jours le bandeau ne les recouvrait plus. Ce matin-là le médecin allait écarter enfin les rideaux épais des fenêtres et lui permettre de revoir le jour, la lumière du soleil, l'éclat du ciel.

Le médecin entra, suivi de M. Nay.

Une profonde émotion étreignait Henri. Son père lui prit la main et le conduisit vers la fenêtre que le médecin ouvrait lentement...

—Regarde ! lui dit-il.

Henri poussa un cri et ferma les yeux, ébloui. Puis, il les rouvrit, et se penchant, il embrassa d'un long regard l'horizon tout entier. Il chercha aussitôt le chemin qui conduisait à la villa.

—Enfin, je verrai Madeleine !... pensait-il.

Au même instant, il aperçut au détour de la route un prêtre en surplis, une croix argentée à la main ; puis des enfants de chœur, suivis de six femmes du pays portant un cercueil couvert d'un drap blanc. Derrière, des jeunes filles en robe blanche tenant des cierges, et enfin un long cortège silencieux et recueilli.

Henri eut un horrible serrement de cœur.

—Docteur, dit-il, c'est une jeune fille qu'on enterre ?

—Oui, répondit celui-ci, une charmante et malheureuse enfant tuée par la phthisie. Figurez-vous qu'elle est morte devant son piano, en jouant la célèbre *Élégie* de Ernst. Elle s'appelait...

—Madeleine ! dit Henri d'une voix étranglée.

—Tu la connaissais ? demanda M. Nay, tout surpris.

—Non, murmura le jeune homme, mais... je l'aimais !

PAUL MANUEL.

UNE FÊTE DE FAMILLE.—Samedi dernier, à Cushing Grove, près Montréal, a eu lieu le deuxième pique-nique annuel des employés de " British American Bank Note Cie et de la Cie Burland." Cette fête, favorisée par un temps magnifique, a été un véritable succès. Les organisateurs méritent beaucoup d'éloges. Les chefs des deux établissements, M. Burland en tête, ont pris une part active aux amusements de la journée. Des prix de grande valeur ont été remportés dans les jeux et courses qui ont eu lieu à Cushing Grove.

Le *Daymar*, vapeur choisi pour transporter les excursionnistes, est revenu le soir avec tous les gens de la fête, qui se sont donné rendez-vous pour l'année prochaine.

Tous ceux qui ont pris part à cette fête du travail s'en rappelleront longtemps.

Le comité de l'excursion désire remercier les dames et les messieurs dont les noms suivent, pour les magnifiques cadeaux qu'ils ont gracieusement offerts à cette occasion :

Madame G. B. Burland et madame Gillelan	
MM. J. H. Burland	MM. Ewing & Cunningham
G. Lafraicain	McFarlane, Austin & Robertson
C. Garth	McArthur, Corneille & Co
W. McLaren	Wulff & Co
R. Miller	J. Rattray & Co
R. Thompson	Morton, Phillips & Bulmer
E. Field	Cuthbert & Son
R. Reinhold	Lorge & Co
G. Robert	Dawson Bros.
F. X. Beauchamp	Canada Paper Co
E. Morgan	Dominion Type Fdr Co
Thos. Waddell	
Jas. Cunningham.	